

## Une journée particulière

Enora Rivière

Numéro 331, été 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95778ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

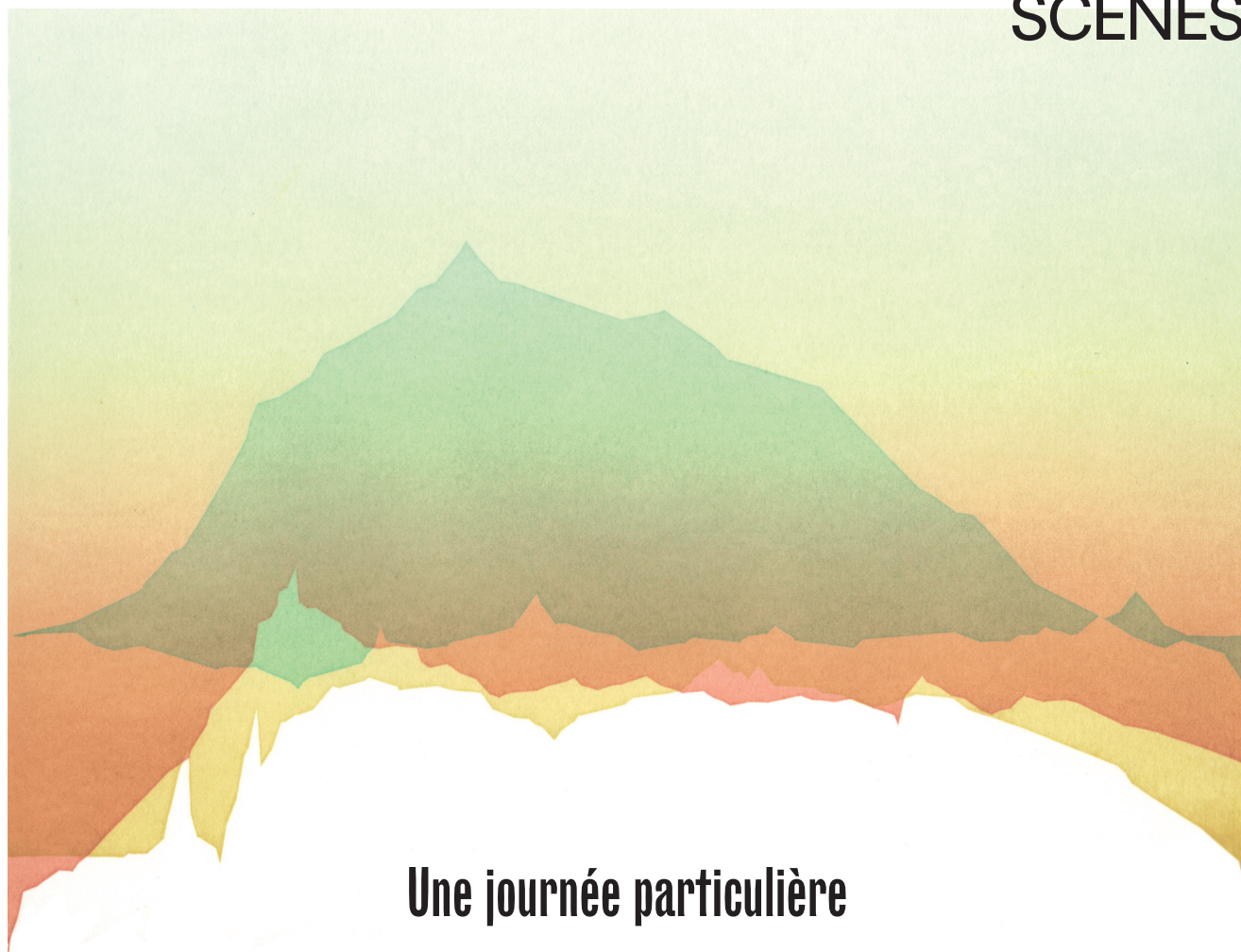
0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rivière, E. (2021). Compte rendu de [Une journée particulière]. *Liberté*, (331), 79–81.



## Une journée particulière

Enora Rivière

*Fermés depuis mars 2020, sauf pour quelques semaines d'espoir à l'automne dernier, les théâtres se sont docilement réinventés, suivant l'injonction politique. Si ce n'était pas déjà le cas, ils sont devenus des lieux d'incubation de la création, des espaces de recherche ou de résidence artistique, misant pour les uns sur la diffusion numérique, pour les autres sur le soutien à la communauté artistique, bien plus précaire que les institutions. Ainsi, depuis le premier confinement, tout un pan de cette communauté demeure à l'œuvre dans l'ombre. Des spectacles se préparent, parfois même à plusieurs reprises, les travaux se poursuivent, les idées prennent forme, sans pourtant trouver le lieu de leur concrétisation, sans pouvoir se déployer au moment de leur nécessité. À l'approche de la réouverture des salles annoncée et à l'invitation de Liberté, Enora Rivière a rendu hommage à l'expérience unique du spectacle vivant, indissociable de la « sortie au théâtre » et impensable depuis le monde des écrans – cette expérience qui nous manque et qui fait cruellement défaut à tous les succédanés de spectacles arborant l'étiquette de la « réinvention ».*

*Danseuse, chorégraphe, écrivaine et critique, Enora Rivière poursuit un parcours de chercheuse et de praticienne, avec un intérêt marqué pour la perspective des interprètes. En 2013, elle publiait Ob.scène. Récit fictif d'une vie de danseur, un regard croisé sur la pratique chorégraphique nourrie de sa propre expérience et de celle d'autres danseuses et danseurs. Son deuxième livre moteurs – un sacre, racontant notamment Le Sacre du printemps depuis le point de vue de trente danseurs, est en cours d'édition. Pendant la pandémie, elle a formé, avec les artistes de la danse Katya Montaignac et Brice Noeser, le collectif La Pieuvre, pour penser la pratique artistique en relation avec les politiques qui lui sont rattachées.*

Ce soir, c'est la première. Cela fait plus de deux ans qu'elle travaille d'arrache-pied sur ce projet. Celui-ci lui tient particulièrement à cœur. On pourrait dire cela de tous les projets, mais parfois, il y en a un qui dépasse un peu les autres, d'abord parce qu'il la dépasse, elle. C'est pourquoi elle y est très attachée. Il est dans sa tête depuis des années, l'accompagne, évolue avec elle, se nourrit de ce

dont elle se nourrit et réciproquement. Elle et lui cohabitent depuis longtemps. Ce soir, enfin, elle et lui vont se présenter face à d'autres et pourront ensuite reprendre leur chemin respectif, poursuivre leur vie. Bien sûr, elle et lui se donneront des nouvelles régulièrement, resteront en contact et continueront de collaborer chaque fois qu'une représentation aura lieu, mais ce soir, c'est ce moment si particulier de partage avec le public. Elle sait qu'au fur et à mesure de la soirée, il va se décoller de sa peau, devenir autonome, prendre son envol, exister ailleurs. Oui, bien sûr, cela passe d'abord par elle, par son corps, son souffle, ses gestes et ses mots, mais ensuite, ce projet planera et flottera dans les particules du sensible et ne lui appartiendra plus. D'ailleurs, lui a-t-il déjà appartenu ? Elle aime se reposer cette question, cela lui permet de relativiser et de se défaire d'une certaine pression.

Au départ, ça commence par une idée, quelque chose se dépose en elle et l'anime, un désir de projet grandit, l'habite et s'impose. Mais elle sait très bien que ces idées, ces désirs n'appartiennent pas qu'à elle. Elle sait que tout cela circule dans les airs sans relation de propriété, passe d'une personne à une autre, dans cet espace commun où nous vivons. Seulement, la lutte sans relâche que réclament la mise en place d'un projet et son financement, l'acharnement pour lui trouver une place et un mode d'existence lui permettant d'être enfin partagé avec un public, tout cela est tellement demandant qu'à un moment donné, elle entre dans un rapport de possession avec son projet. Elle n'est pas contre cela, elle aime ne faire qu'un avec lui, développer une relation quasi obsessionnelle, elle en a même besoin pour qu'il trouve forme et vie, mais le chemin est tel pour parvenir à ce moment de partage que, trop souvent, dans cette bataille-là, elle reconnaît qu'on ne sait plus trop contre quoi on se bat, et l'égo peut prendre toute la place. C'est dans ce sens-là qu'elle n'est pas à l'aise avec cette sensation de propriété, qui peut déclencher des rapports d'autorité un peu démesurés et inappropriés. C'est pour cela qu'elle aime précisément ce moment de rencontre avec le public, ce rendez-vous si particulier où la porosité est de mise, cet espace-temps de l'interrelation sensible, où les limites sont floues, où les perceptions se mêlent et n'ont pas de frontières, où l'on ne sait plus qui est à l'origine de quoi, qui fait quoi, si c'est le public qui fait le spectacle ou bien les artistes. Où l'on ne sait plus qui influence quoi, et tant mieux, car ce n'est pas ça qui est important. Ce qui est important, c'est que tout soit possible en termes de perspective, d'effets produits sur les un-es et sur les autres. Ce qui est important, c'est que ce moment que nous vivons ensemble nous échappe totalement, et qu'à l'issue de ça, on reparte avec quelque chose de commun qui nous habite, sans savoir précisément ce que

c'est, ni même ce que chacun-e aura vécu. C'est pour cela que cet espace du théâtre est nécessaire pour elle, pour toute la liberté qu'il permet, pour tout ce qu'il permet de ne pas contrôler. C'est pour cela qu'elle continue à faire du spectacle vivant et qu'au théâtre, elle se sent comme à la maison, avec son lot de petits gestes familiers, tous ces petits rituels qui, l'air de rien, construisent le quotidien d'une vie.

Ce jour si particulier de première, elle ne fera pas forcément des choses différentes des autres jours, mais elle aura une attention accrue, aiguisée à tout ce qu'elle fait ou à tout ce qui se passe autour d'elle. Une sorte d'ultraconscience permanente, la même qu'exige le fait d'être sur scène. Les jours de spectacle, cet état s'enclenche dès le réveil ou bien plus en amont, elle ne sait pas trop en fait, ça se construit petit à petit. Elle aime sentir une espèce de fluidité, de synchronicité, voire de syntonie entre elle et les choses. C'est pour cela aussi qu'elle se mettra à tout observer dans les moindres détails et qu'elle pourra voir des signes, des présages dans presque tout, qui ne diront rien de concret mais qui l'aideront à traverser cette journée qui la met dans cet état si caractéristique.

Elle sort de chez elle, marche jusqu'au coin de la rue, l'autobus arrive au moment où elle tourne la tête. Elle sourit intérieurement en expirant d'apaisement, elle se sent alignée avec tout ce qui l'entoure. Une fois dans l'autobus, elle s'assied là où elle pourra fermer les yeux et laisser le soleil chauffer sa peau, qu'elle ne sentira plus dès qu'elle sera dans le théâtre. Les nids de poule sur la chaussée font cahoter sa tête contre la vitre, ses pensées se bousculent et les secousses, un peu violentes parfois, l'entraînent dans des pensées obscures, obscures et violentes à la fois. Et si, tout à coup, on lui interdisait de créer, d'écrire des spectacles ? Et si, du jour au lendemain, on l'empêchait de faire ce qui l'anime et la maintient en vie. Cette idée, qui ne lui avait jamais traversé l'esprit, s'impose avec une telle force qu'elle la considère véritablement et se met à réfléchir dans tous les sens. Qu'est-ce qui pourrait l'empêcher de créer et d'aller au théâtre ? Que faudrait-il qu'il se passe pour que l'on s'en prenne à l'art et que l'on ferme les théâtres, sinon une guerre mondiale, une guerre civile ou une dictature ? Qu'est-ce qui nous empêcherait de penser, d'agir, de circuler librement ? Elle a beau chercher, elle ne voit pas. Elle se dit qu'il faudrait que quelque chose plane dans les airs, encore plus nocif que la pollution que l'on respire à notre insu en permanence. Elle se dit qu'il faudrait en être arrivé à un état du monde, de la planète vraiment lamentable, au point qu'elle se retourne contre nous. À quel niveau de destruction de l'environnement et donc de désaccord entre les êtres humains et la biodiversité faudrait-il arriver pour qu'une chose pareille se passe ? Une horde de questions arrive dans son cerveau.

Tout s'entrechoque. Elle décide d'écouter de la musique. Elle met ses écouteurs.

Au moment où il monte dans l'autobus et sort son ticket, il se demande s'il n'a rien oublié en quittant sa maison. Il n'aura pas le temps d'y repasser avant d'aller au théâtre ce soir. A-t-il bien pris le billet aimanté sur le frigo, reçu par la poste il y a quelques semaines déjà, et dont la vue, à chaque ouverture de la porte, le faisait languir, impatient de découvrir ce spectacle ? Un doute s'empare de lui. En fermant la porte du frigo après avoir sorti le lait pour son café, il ne se voit pas faire glisser l'aimant, prendre le billet et le mettre dans la petite poche intérieure de son sac. Il ne se souvient plus si, dans le lot de ces gestes précis et quotidiens, il a fait celui-là, plus exceptionnel. Il décide de se faire confiance et de ne pas vérifier dans son sac, il aurait trop peur d'être déçu. Chaque fois qu'il va au théâtre le soir, il décale sa journée, quitte son bureau plus tard, mais se réserve juste assez de temps pour décompresser et se rendre disponible à autre chose. Il aime ces petits rituels qu'il a mis en place au fur et à mesure de ses années de pratique de spectateur, jusqu'à choisir précisément ce qu'il va manger et boire en fonction de tel ou tel show, chercher des correspondances entre les esthétiques, telle saveur avec tel type de spectacle. Il réalise qu'être spectateur lui a donné le goût du détail. Avec le temps, c'est comme s'il avait esthétisé tous les gestes de son quotidien. À force de leur accorder de l'attention, ils ont gagné en épaisseur et sont devenus vivants. C'est pourquoi les « jours de spectacle », comme il aime les appeler, ont un statut particulier. Pas seulement parce qu'ils viennent modifier son rythme, mais aussi parce que cela le ramène à la vie qu'est devenue sa vie. Il y a quelque chose qui vibre en lui les « jours de spectacle », qu'il ne ressent pas les autres jours. Il ne sait pas comment l'expliquer. Ce n'est pas qu'il n'aime pas son travail, au contraire, il s'y sent bien, cela l'intéresse toujours autant, l'excite même parfois, mais il se demande pourquoi il n'arrive pas à ressentir cette vibration les jours où il ne fait que travailler. Pour lui, les « jours de spectacle », c'est comme des jours de fête, et une fête, on ne sait jamais comment cela va se passer, qui on va rencontrer. Il se rend compte qu'il aime précisément cela, ne pas savoir. Il aime ne pas savoir qui sera assis à côté de lui dans la salle, devant, derrière et tout autour. Il aime ce moment où il sort son billet de sa poche et le tend à l'ouvreuse, un geste de vérification qui vient aussi dire l'appartenance à une communauté sensorielle d'un soir, dont les effets iront bien au-delà. Il aime, quand il entre dans la salle, découvrir ces inconnu-es venu-es partager le même moment que lui, il aime écouter le brouhaha des un-es, observer les petites manies des autres. Il aime ce moment où la lumière baisse et les chuchotements se raréfient, ce moment de légère tension où il ne sait pas ce qui l'attend, où

il ne sait pas ce qu'il va ressentir, ni dans quel état cela va le conduire ; il aime ce trouble, il en a besoin.

Machinalement, comme une correspondance entre ses pensées et ses gestes, il passe sa main dans sa poche et sent un morceau de papier. Au toucher, il reconnaît le billet pour ce soir. Il inspire profondément et expire de soulagement. Il réalise à quel point il a trouvé un équilibre dans sa vie avec ses sorties régulières au théâtre, à quel point cela le nourrit. Tout à coup, il se dit que si tout cela devait s'arrêter du jour au lendemain, ce serait vraiment compliqué. Il ne veut pas penser à cela. Il ne peut pas l'envisager. Ce serait la dépression assurée. Il essaie de raisonner pour évacuer cette perspective effrayante. Pourquoi l'empêcherait-on, lui interdirait-on d'aller au théâtre ? S'il était en prison, oui, mais pour cela, il faudrait qu'il ait commis un crime. Il n'est pas un criminel, il est un citoyen parmi tant d'autres qui a besoin de vibrer pour que la vie vaille la peine d'être vécue. Il a besoin de sentir la vie, pas juste la vivre mécaniquement, plate-ment, non, la vivre en sentant ce qui se passe entre les personnes, en sentant tout ce qui échappe au visible, là où se situe la vie. Pour lui, ce qu'il vit au théâtre lui permet d'accéder à cette minutie-là. Si, pour une raison ou pour une autre qui le dépasse, on interdisait l'accès aux théâtres, il se demande si on descendrait tous et toutes dans la rue. Non pas seulement pour manifester un mécontentement, mais pour déplacer le spectacle vivant dans la rue, là où il devrait probablement exister, pour qu'il redevienne un poumon sociétal, démocratique. Il se dit que la ville, la cité, vivre en communauté reprendrait tout son sens, socialement, politiquement, artistiquement. Il trouve cela fou, cette perspective qui s'ouvre dans son cerveau. C'est comme s'il ne s'était jamais autorisé à penser que tout pouvait être différent, que tout pouvait changer, que rien n'était figé dans le marbre. Cette idée le bouleverse. Il voit tout à coup le potentiel de vie, de soulèvement, de fête et de liens que cela pourrait générer. Il réalise que ce qu'il cherche dans la vie comme qualité de liens, de relations sensibles entre les personnes et les choses et qu'il trouve, lui, de façon exceptionnelle au théâtre, qu'en réalité, cette rareté-là pourrait devenir ordinaire au sens noble, c'est-à-dire quotidienne, quotidienne et citoyenne. Tout à coup, il se dit que ce n'est pas la rareté des choses qui les rend exceptionnelles, c'est des foutaises tout ça, c'est l'attention qu'on leur porte. C'est vraiment une manière de percevoir, et cela se pratique, s'acquiert, s'apprend, et lui, c'est en allant au théâtre qu'il a développé tout ça et découvert ce goût dont il ne peut plus se passer. Des frissons parcourent son dos. En s'écartant pour laisser passer une femme qui descend, il attrape un rayon de soleil qui vient lui réchauffer le creux entre les omoplates, où l'air froid s'engouffre plus qu'ailleurs. Il sourit intérieurement. Il se dit *vivement ce soir.* 